

LE JOUR, 1944
17 Mai 1944

PAIRS ET CHEVALIERS

Au fond, l'Angleterre d'aujourd'hui ne diffère pas beaucoup de celle de Sir Walter Scott. Et un romantisme Shakespearien continue d'y revêtir des formes traditionnelles ; on pourrait dire, sans paradoxe, un romantisme classique. Le système social qui y est un honneur est accepté comme le sont les légendes et les féeries.

Pourquoi renoncer à la Chambre des Lords quand le Prince charmant est partout si populaire et pourquoi discuter l'apparat de la monarchie quand on est si heureux de le retrouver au théâtre ?

L'Angleterre a raison de ne pas faire la guerre à sa noblesse, et quand c'est l'anniversaire de sa majesté ou le nouvel an, de créer magnifiquement des barons et des chevaliers. La différence avec les pays qui en ont eu assez, c'est que, sans se rendre ridicule le moins du monde, l'Angleterre recrute dans la plèbe. Simplement et bravement. M. Poirier y siège dignement à côté de son gendre, et le marquis de Presle trouve cela très correct et naturel.

L'homme sans naissance et qui n'était rien avant d'avoir rendu des services signalés à l'état, devient sans déranger personne le voisin et le « pair » du quatorzième compte de Strathmpre ou du seizième duc de Norfolk.

La raison profonde du consentement populaire, c'est la légitimité de l'accession. Sans trop regimber, Ramsay Macdonald a gouverné avec les lords. Sur le plan des idées, il s'est peut-être même montré moins hargneux à cet égard que David Lloyd George dans sa jeunesse. Il n'a pas couvert d'un m'pris un peu trivial et dépourvu de flegme, « le premier de la couvée ».

Pour les Anglais il était naturel que Marlborough, Nelson et Wellington devinssent des lords, et après eux, Roberts, Kitchener et Beatty. Et l'argument a toujours valu non seulement pour les amiraux et les généraux victorieux, mais pour tel grands personnages des lettres, des sciences, des arts et davantage encore des affaires. L'Angleterre n'a pas honte de ses marchands et les roturiers qu'elle anoblit ont assez de manières pour se comporter naturellement comme des seigneurs.

On part de ce point de vue que les citoyens libres d'un grand pays (l'étendue et le nombre ne font pas nécessairement la grandeur), ne portent aucune atteinte à l'égalité en conférant des honneurs héréditaires aux grands serviteurs de la nation.

En France, sous la république, des situations héréditaires bourgeoises ont valu bien des baronnies.

C'est d'ailleurs une chose aimable de dire « votre grâce » à un duc, et « votre honneur » à quelques autres. Surtout que, depuis des années «le premier Ministre n'est plus que « monsieur ». On le comprendra en se souvenant qu'il faut appartenir aux Communes pour prendre la parole aux Communes, et que le Premier Ministre qui siégerait à la chambre des Lords n'aurait plus l'accès de l'Assemblée dominante. Pourtant le souvenir de

Rosebery et de Salisbury est d'hier. Mais depuis ce temps, les lords ont abandonné sagement quelques-unes de leurs prérogatives. Peut-être iront-ils plus loin dans cette voie. S'ils n'étaient plus un jour qu'une assemblée consultative et, parmi les pairs, élective, ils pourraient encore jouer un grand rôle.

Mais l'Angleterre n'a pas que les lords. On y voit, et dans tout l'Empire, une chevalerie florissante. Le passé héraldique est intact, et le roi fait plus de chevaliers que n'en faisaient les Plantagnets. Il y a les baronnets dont le titre est héréditaire. On lit gravement « Bt » après le prénom et le nom de « sir » un tel, (car le premier avantage d'un chevalier est de se faire appeler par son prénom). IL y a les chevaliers de la Jarretière, ceux du Bain, de St. Michel et de St. Georges, ceux de l'Empire, d'autres symboliques et illustres.

Sir Austen Chamberlain étant chef du Foreign Office, devint chevalier par la Jarretière ; le cas n'est pas commun pour un bourgeois. Et de grands acteurs, Sir Henry Irving par exemple (ou Sir Martin Harvey décédé en Angleterre cette semaine même), le furent par St. Michel ou par l'Empire.

Tout cela s'est vu et se voit en ce vingtième siècle niveleur et brutal

Comment là-dessus donner tort aux Anglais ? Et pourquoi incriminer un titre plus qu'un ruban, et les lettres de l'alphabet plus que les galons et les étoiles ?

Les nuits du 4 août se feront plus rares. Le privilège de bien servir méritera d'être reconnu de façon apparente. Et les vertus, les courages exceptionnels, il faudra toujours qu'on les distingue de la simple moyenne et de l'indifférence encore plus. La Russie des Soviets a fait des uniformes très distingués à ses diplomates après en avoir donné à ses maréchaux et à ses officiers.

Qu'on le veuille ou non, en U.R.S.S. comme ailleurs, en agissant de la sorte, ce n'est pas l'égalité qu'on renie, c'est l'envie, le médiocre, la basse et vilaine envie qu'on tue.